



QU'EST DEVENU LE "PETIT ROUQUIN" DES "COMPAGNONS" ?

C Et petit monsieur, en chapeau mélon, binocles sur le nez, aux lèvres rentrées, à l'air compassé d'un fonctionnaire méticuleux, quel rapport peut-il bien avoir avec ce jeune homme au clair sourire, aux boucles folles, à l'œil malicieux ?

C'est le même homme, ni plus ni moins : Jean Albert, le « Petit rouquin » des « Compagnons de la Chanson » qui, voilà deux ans, quitta la célèbre formation pour voler de ses propres ailes.

Sans doute est-il resté avant tout ce qu'il était parmi les « compagnons », un chanteur doublé d'un fantasiste dont les mines et les clowneries remplissent d'aise les spectateurs.

Mais le cinéma veillait, si l'on peut dire, et Jean Albert ne pouvait guère rester sourd plus longtemps aux appels du septième art qui lui offre un nouveau moyen d'expression.

Jean Albert a donc tourné en 1960 son premier film « Héros à l'infini » sous la direction du jeune metteur en scène Claude Trénet. Il y incarne un petit fonctionnaire « bien de chez nous » (notre photo ci-dessus) qui, dans son rêve, devient un héros.

Voilà donc le « Petit Rouquin » devenu vedette de cinéma. Mais sans rien renier de son passé, ni surtout ce qu'il doit aux « compagnons ».

VOIR PAGES SUIVANTES



LES COMPAGNONS CONTINUENT

Trois ans séparent ces deux photos. Dans l'intervalle, un des neuf « compagnons » a quitté l'équipe, mais celle-ci continue son chemin. Voici donc les neuf « compagnons » ancienne et nouvelle manière : 1) Fred Molle, 2) Henri Lancelotti, 3) Gérard Sobel, 4) Jean Albert (le petit rouquin) sur la photo de 1957 et Jean-Pierre Calvet sur la

LE ROMAN VRAI DU PETIT ROUQUIN

La mer clapotant à son oreille le réveillait. L'eau maintenant avait envahi la plage et commençait à le submerger. Albert était réveillé. Comment avait-il échoué sur cette plage désertée à cinq miles d'Hollywood ? Il se rappelait avoir marché sans but au long de Sunset Boulevard, les oreilles bourdonnantes d'applaudissements, mais avec comme un regret sur le cœur.

Charlie Chaplin, Charles Boyer, Lana Turner, Bob Hope s'étaient précipités dans les coulisses du Ciro's dès la fin du spectacle : ils réclamaient « Edith ! Les Compagnons ! Conte over and join us for a drink ! (Venez prendre un verre avec nous) ». C'était la première du tour de chant d'Edith Piaf et des Compagnons de la chanson dans l'Ouest américain. Le succès avait été fantastique, comme à



quelques semaines plus tôt. L'Amérique de 1958 qui se réinstallait dans la vie civile d'après-guerre, découvrait avec ravissement la chanson française.

Comme d'habitude, Albert, le « petit rouquin », avait sa part d'ovations : avec sa voix haut perchée, ses mines, ses gags, son agilité, il était dans le groupe des neufs Compagnons le clown, le comédien, assumant presque à lui seul la partie visuelle du spectacle.

Assis sur la dame, la tête froide, il s'était mis inconsciemment à dessiner sur le sable : un numéro, qu'il surmonta d'un chiffre « 1 ». Puis un mot, deux, trois : « pourquoi pas moi ? ».

QUINZE ANS AVEC LES COMPAGNONS

Pourquoi pas, en effet ? Depuis six ans, pour le public il était, à peine moins anonyme que ses camarades, « le petit rouquin des Compagnons ». Pourquoi lui, dont sans connaître toujours son nom, le public applaudissait la moindre facétie, ne deviendrait-il pas, au lieu d'un neuvième de vedette, une vedette à part entière ?

Dès lors, cette pensée, bientôt cette ambition, ne le quitta plus. Il n'en parlait pas, il continuait à se donner à fond à son métier, à son groupe, mais déjà il commençait de regarder ailleurs. Les Compagnons, de leur côté, avaient bien compris qu'Albert les quitterait un jour.

Dix ans plus tard, un jour de janvier 1958, il adressait sa lettre de démission à Jean-Louis Jaubert, le chef du groupe. Six mois après, il donnait avec eux son dernier spectacle.

Il y avait quinze ans presque jour pour jour que Jean Albert était entré chez les



photo de 1960, 5) Jean Broussolle, 6) Guy Bouguignien, 7) René Molle, 8) Jean-Louis Jaubert, 9) Jo Fraehen, J.-P. Calvet n'a pas l'intention de quitter les Compagnons

Compagnons. Il était l'un des quatre survivants de la première équipe. Avec eux, il avait parcouru toute l'Europe, l'Amérique, gagné des sommes considérables, enregistré des dizaines de disques qui avaient été les premiers grands succès de l'après-guerre, et sur lesquels désormais il ne toucherait plus aucun droit, aux termes du contrat en vigueur chez les Compagnons. A partir du 30 août 1958, une deuxième, ou plutôt une troisième carrière commençait pour lui.

LE JAMES GAGNEY FRANÇAIS

Jean Albert porte son vrai nom. Il est né à Pessac, près de Bordeaux, où son père était vigneron. Dès l'âge de 12 ans, il quittait sa famille — avec l'assentiment paternel — pour suivre une tournée théâtrale. Il savait jongler, faire du trapèze, des numéros de clown, de la prestidigitacion.

Vint la guerre : il s'engagea en dissimulant son âge (il était trop jeune). Prisonnier six mois, il regagna bientôt la zone libre pour reprendre son premier métier. Il donnait un numéro à Pau lorsque Louis Liébart le vit et lui proposa d'entrer aux Compagnons de la Musique qu'il venait de fonder.

Ce fut sa seconde carrière, brillante, triomphale même. Pourtant, si son visage, sa silhouette, sa voix étaient présents à toutes les mémoires, son nom demeurait inconnu. Il n'avait guère que des surnoms : « Le petit rouquin » pour les Français, « Il piccolo rosso » pour les Italiens, « Red Head » pour les Anglais ; et pour les Américains « Ginger boy », ou mieux « The French Jimmy Cagney », à cause de sa ressemblance frappante avec James Cagney, le bagarreur de Hollywood.

D'ABORD EVITER LE STYLE COMPAGNON

Ce nom, Jean Albert est en train, peu à peu, de le faire connaître. C'est dur, mais il le savait en quittant les Compagnons.

Il fut à l'aller repartir à zéro. Il n'avait pas tardé à s'apercevoir que lui, le soliste ténor qui avait toujours chanté soutenu par un chœur, ne savait pas chanter seul. Il dut reprendre des cours, réapprendre aussi à marcher, à parler, à danser.

Et puis, il lui a fallu se constituer un répertoire. Lors de ses débuts personnels, à l'automne 1958, il constata que la plupart de ses chansons, issues du répertoire des Compagnons, faisaient une large part à la mélodie mais très peu au spectacle, supportaient mal d'être interprétées en solo. Par ailleurs, il lui fallait, d'un point de vue « commercial » faire différent, s'éloigner au maximum d'un style que ses anciens camarades illustraient toujours mieux que lui.

C'est ainsi qu'il a mis sur pied non plus seulement un tour de chanteur-mime-acrobate, dans la meilleure tradition des music-halls. Inspiré visuellement par les Américains — certaines de ses chansons évoquent les films de Gene Kelly — son « tour », très scénique, très « télévision » aussi, s'apparente, pour les thèmes, la poésie, la fantaisie, aux chansons de Trénet et, par endroits, aux après compositions d'Aznaveur.

LE PETIT ROUQUIN PENSE AU PETIT ECRAN

Une bonne part de ses nouvelles chansons sont entièrement de lui (« Marguerite », « Poilichinelle... »), certaines mélodies sont signées Jean Dorsay, évocation de sa camarade la chanteuse Elyane Dorsay (« Music-Box Dance » notamment, évocation rythmée d'un bar de marins new-yorkais), certaines autres sont des succès de la chanson d'hier et d'aujourd'hui comme « Les boutons dorés », complainte des orphelins qu'il interprète avec une sensibilité et une réserve très « Poil de carotte ». « Les jeunes années » bien sûr, qui fut l'un de ses grands succès aux Compagnons, ainsi que « L'hymne à l'amour ».

Mais déjà d'autres numéros sont en chantier, plus visuels, plus précis, plus « music-hall » encore. Ses plans de travail sont affichés sur les murs de son bureau. Albert est un méthodique. Parmi ces projets, certains visent le cinéma, mais c'est surtout la télévision qui, c'est évident, l'attire.

Le cadre infime du petit écran ne conviendrait pas aux Compagnons. Il est par contre idéal pour le « One-man show » et c'est Jean Albert, qui a vu naître la télévision aux Etats-Unis, voici treize ans, l'a bien compris... Rémy LE POITTEVIN.

DANS SA CHANSON « S'K E T C H « C O U C E R T O U R P I A N O E T C O N C E R T I N A ». J. ALBERT APPARAÎT SUCCESSIVEMENT SOUS DEUX ASPECTS DIFFÉRENTS : D'ABORD DANS SON COSTUME DE SCÈNE HABITUEL, BRUN FONCÉ (PAGE DE GAUCHE), ENSUITE EN CLOWN (CI-CONTRE). AVANT DE REPRENDRE POUR TERMINER SON PREMIER ASPECT : CELA DURE 7 SECONDES.

